

Groupe de travail auteurs n°1

3 novembre 2020 de 14h à 16h

Présents :

Claire Baglin, master création littéraire Le Havre

Hélène Batiot, chargée de communication pour l'association The Ink Link

Marion Cazy, chargée des projets événementiels, Normandie Livre & Lecture

Laure Garancher, scénariste et dessinatrice, co-fondatrice de The Ink Link

Cindy Mahout, Chargée de projet création littéraire, Normandie Livre & Lecture

Wanda Pendrié, master création littéraire Le Havre

Thierry Weid, auteur (pour la réunion), artiste, éditeur Manufacture des cactées

Présentation de The Ink Link par Hélène Batiot

The Ink Link c'est un réseau engagé d'artistes tous professionnels de la bande dessinée, accompagnés de professionnels du monde des ONG.

L'idée c'est de faire le lien entre le besoin des ONG et la BD.

Dans les problématiques des ONG il y a souvent la question de l'adaptation du message. Il faut partir de l'idée que chacun a des connaissances différentes et donc c'est au support de s'adapter à cette diversité et non pas aux personnes de s'adapter au support.

Il y a eu des campagnes de certaines ONG où le bénéficiaire n'était pas du tout pris en compte. Par exemple pour parler d'alcoolisme en Amazonie, une ONG a représenté l'alcool avec un verre de vin, ça n'avait aucun sens pour la population locale.

Ces problématiques sont récurrentes pour les messages avec incompréhensions face à des données graphiques : la perspective n'est pas forcément comprise, les codes narratifs type ellipses ne sont pas toujours intégrées, les codes couleurs ne sont pas obligatoirement les mêmes...

Le projet de The Ink Link c'est donc de réunir environ 40 artistes (dessinateurs et scénaristes) et des experts : psy, sociologues, journalistes, anthropologues pour travailler avec des ONG ou des institutions sur des thématiques très diverses tout en s'intéressant avant tout aux bénéficiaires du message.

Bien sûr il y a dans The Ink Link une partie plaidoyer pour sensibiliser à un projet mais ce n'est pas le cœur de l'activité : l'idée première c'est d'aller auprès des bénéficiaires des ONG, aller sur le terrain pour échanger avec les personnes à qui le projet s'adresse pour dessiner, poser des questions pour comprendre de quoi ils ont besoin...

Cette mise en relation avec les bénéficiaires permet d'échanger avec l'ONG est de voir comment il est possible d'adapter leurs besoins et ceux des bénéficiaires pour créer le matériel adéquat.

Il y a aussi dans le collectif The Ink Link toute une recherche sur l'alphabétisation visuelle et la médiation par le dessin pour analyser les différences des codes graphiques, couleurs pour pouvoir s'améliorer entre chaque projet.

Les artistes qui font partie du réseau sont des artistes déjà publiés qui savent raconter une histoire, qui savent s'adapter aux contraintes de projets. Il y a des styles très différents dans l'ensemble des artistes, ce qui permet de s'adapter aux projets. Après avoir échanger avec l'ONG, l'association va voir quels sont les artistes qui correspondent et qui s'intéressent au projet pour proposer 2 à 3 personnes différentes...

En 2020 4 grands axes : aide aux migrants, le droit des femmes, l'environnement et le handicap et la santé mentale.

Les projets peuvent prendre la forme d'exposition, de document en support papier, de vidéos...

Temps de questions réponses :

Qui paye les artistes ?

Ce sont les ONG qui payent.

The Ink Link a déterminé des prix à la planche (500 € la planche : 300 € dessin, 200 € scénario). La grille de prix est fixe. The Ink Link en fonction du budget de l'ONG propose un devis avant que le projet commence, mais le coût de la planche n'est jamais diminué, ça peut être le format, le nombre de planches... qui changent).

Il y a une cession de droit parce que l'objet n'est pas soumis à la vente, il pourra être reproduit, il est à destination des bénéficiaires, ce n'est pas un bien commercial.

Comment les artistes procèdent avec la barrière de la langue ?

Le dessin a un côté magique, même si tu ne parles pas la même langue, l'idée de dessiner permet de faire comprendre qu'on intègre l'environnement des gens. Il y a toujours un interprète pour les projets à l'étranger mais le dessin permet souvent plus qu'une traduction de la langue. Il permet de comprendre comment les gens voient, appréhendent les choses.

Comment fonctionne le choix des binômes ?

Chaque projet est assez différent. Le scénario reste central dans les projets de The Ink Link, il y a donc soit un artiste seul qui peut faire le scénario et le dessin soit un binôme.

Pour choisir les artistes il peut parfois il y avoir des sondages auprès des bénéficiaires pour savoir ce qui parle le mieux. Exemple un sondage auprès de personnes âgées pour un projet sur le 3^{ème} âge.

Vous disiez qu'il n'y avait pas de commercialisation, comment se déroule le projet sur la COVID pour lequel une BD sort ?

The Ink Link a été contacté pendant la première vague par une infectiologue du CHU de Bordeaux qui voulait raconter ce qui se passait. Un appel a été passé auprès du collectif pour savoir si des personnes voulaient travailler sur ce projet de manière gracieuse. L'idée était de témoigner de la réalité du terrain et de publier les histoires dans la presse. Au final 1 scénariste et 10 dessinateurs ont travaillé sur le projet qui a donné vie à 10 histoires.

Ces histoires n'ont pas pu être publiées dans la presse qui a des difficultés financières empêchant de demander de libérer 4 pages pour une bande dessinée. Le projet est donc allé plus loin, grâce à une aide du CHU pour des précommandes et a permis d'aller sur la réalisation d'un objet qui va être en vente. Ce sera l'occasion de reverser des droits d'auteurs aux artistes.

Comment l'écriture est-elle organisée ?

L'idée c'est que l'ONG fournit tout un tas d'éléments (des dossiers, des éléments techniques), parfois l'association travaille avec des experts. Et le travail du scénariste ça va être de rendre ce sujet froid en quelque chose de parlant, de ludique.

The Ink Link encourage les ONG à partir sur la fiction pour se détacher du document technique et s'intégrer dans de la narration.

Est-ce qu'il arrive que les ONG contactent d'abord des artistes ?

Parfois les ONG vont contacter directement quelqu'un qu'elles aiment bien pour travailler sur le dessin d'un projet. Les auteurs savent que c'est un projet lourd à porter donc ils renvoient parfois vers the Ink Link. Le dessin c'est une toute petite partie du projet de création, il y a du temps de travail en amont et en aval que l'auteur ne peut pas forcément porter seul.

Thierry : Quand il a découvert le projet de The Ink Link ça lui a rappelé un projet à lui qui s'est fait dans un procédé inverse. L'édition du livre de Kaisa Leika, une bande dessinée où l'autrice raconte de manière légère son amputation des jambes lui a permis de découvrir que le livre était un outil pour les hôpitaux. Il a eu beaucoup de commandes. Le livre peut devenir un outil dans une réalité. C'est intéressant, après cette expérience de voir comment le travail est pensé à l'inverse par The Ink Link.

Est-ce que vous avez des retours d'auteurs ? Qu'est-ce que ça leur apporte professionnellement de s'ancrer dans un projet social ?

Il faut avouer que le côté financier est un vrai plus entre deux albums ou des projets moins bien payés. C'est un argument.

Il y a surtout dans le collectif des auteurs qui sont engagés, au courant dans leur quotidien, ils vont donc être contents de pouvoir œuvrer pour des sujets qui les intéressent.

Il y a aussi des auteurs à qui ça ne correspond pas qui ne sont pas à l'aise d'être sur le terrain, A *contrario* depuis quelques temps, il y a des personnes qui se sont mises au dessin en étant sur le terrain. Qui étaient sur des domaines plus d'anthropologie ou de sciences humaines et qui basculent sur le dessin.

Le dessin participe d'un lien entre bénéficiaires et experts. Il crée une interface.

C'est valorisant pour les auteurs.

Thierry : Il y a aussi de plus en plus d'étudiants en graphisme qui travaillent dans cette démarche sociologique, sociétale. Ce qui était moins le cas avant. C'était plus de l'illustration traditionnelle avant, maintenant plus de 50 % des étudiants s'intéressent à la « vie », à comment leur outil peut s'y adapter.

Il y a une vraie tendance sur comment parler de problématiques sociales pour parler au grand public. Mais l'intérêt c'est aussi quand on se met à réfléchir à comment communiquer auprès des bénéficiaires, aux codes.

Par exemple dans un projet au Viet Nam the Ink Link était confronté à la problématique d'une population visée qui avait beaucoup de mal à se projeter dans le temps.

Les artistes ont été obligés de trouver des astuces et ils ont fait de leur personnage principal une femme enceinte, ce qui permet de rendre visible l'évolution du temps. On se rend compte avec des projets comme ça que la contrainte est aussi créative.

Thierry : Le fait selon lequel une personne va parler différemment à un dessinateur qu'à un professionnel c'est intéressant. Il est vrai que selon le statut avec lequel on est étiqueté on ne récolte pas les mêmes informations. Il est plus simple d'avoir des informations quand nous ne sommes pas là en tant qu'experts.

Tour de table bilan de cette intervention avec la mise en relation avec les problématiques d'écologie du livre :

Cindy : C'est un projet très intéressant qui pose la question du rôle de l'auteur engagé. Mais le collectif ne s'inscrit pas dans la chaîne du livre, pas dans la contrainte économique, avec les difficultés de trouver des diffuseurs... Artistiquement c'est intéressant mais ça répond moins à la problématique de place de l'auteur dans l'écosystème.

Thierry : C'est déjà un système complexe, pour l'instant ils ne s'encombrent pas de la réflexion tout aussi complexe de l'écosystème du livre.

Claire : C'est intéressant de voir les réponses à la question de la rémunération, de la valorisation du travail d'auteur.

Marion : Il y a pour la réflexion de la place de l'auteur dans l'écosystème cette question de la commande. L'auteur peut consacrer un temps à ce projet en ayant un revenu certain plutôt que d'accepter des projets moins bien payés.

Thierry : Le principe d'un tarif incompressible est aussi la meilleure des solutions. Même si dans ce contexte la différence financière entre scénariste et dessinateur n'est pas forcément évidente. La démarche est assez singulière ça ne doit pas être si simple que ça à mesurer...

Cindy : Ils peuvent se permettre des tarifs comme ceux là parce que c'est un travail de commande et non de création. Cependant il faut noter que ce n'est pas la même finalité pour un auteur de travailler sur une œuvre de création à part entière ou sur un projet de commande ce type. La comparaison n'est pas vraiment possible.

Thierry : En même temps la forme dans laquelle ils travaillent pourrait être la manière de faire œuvre dans l'avenir. Partisan des formes légères, des circuits courts.

Wanda : C'est intéressant d'avoir ce point de vue sur la place de l'auteur, sur cette obligation d'aller sur le terrain. Il y a quelque chose de social. L'important du dessin ici c'est qu'il crée un lien, que l'écologie, la nature puisse être présente autrement que par les mots. C'est peut-être par le dessin qu'on peut le mieux parler d'écologie.

Présentation rapide du prix du roman d'écologie : <https://prixduromandecologie.fr/>

Wanda et Claire, par le biais du master création vie littéraire ont pu faire partie du jury du prix. Elles ont été amenées à lire 6 romans dits d'écologie.

Pour Wanda le prix n'allait pas assez loin sur l'écologie. Les livres étaient intéressants, mais ce sont des histoires, est-ce que c'est vraiment de l'écologie ?

Claire a aimé la diversité des ouvrages proposés (jeunesse, fiction...). Ce qui était intéressant c'est qu'au cours des délibérations, s'est posé la question de savoir est-ce qu'on valorise la question d'engagement ou ce qui est littéraire dans l'œuvre. Le roman d'écologie recouvre des problématiques très diverses, qu'est-ce que le roman d'écologie ? Est-ce que ça existe ? C'est intéressant en tout cas de voir comment faire de la littérature sur des problématiques qui appellent au documentaire.

Thierry : C'est quelque chose du moment, précipité par la situation dans laquelle nous sommes. Est-ce que les problématiques doivent générer un style ? Est-ce qu'elles doivent être dévastatrice (créer du contenu, des pages imprimées, du papier utilisé...). Ce n'est pas toujours ceux qui portent le discours qui sont le plus impliqué par l'affaire. En plus nous sommes en France qui a une vision de l'écologie assez récente. Beaucoup d'auteurs dans d'autres pays ont déjà un terreau commun autour de l'écologie.

La *dark ecology* est aussi un mouvement intéressant qui pose la question de comment l'être humain cohabite avec ce qu'il a créé (la pollution...) plutôt que d'aller vers un retour à un monde naturel ancestral.

Claire : Ce qui était intéressant dans le prix c'est qu'il n'y avait pas que des livres récents. Et les auteurs n'avaient pas classé leur livre comme un roman écologique. Il n'y avait pas de romans qui surfait sur la vague de l'écologie. Aucun des livres n'avait de liens entre eux.

Petit bilan sur ce qui a été évoqué pendant le groupe de travail écosystème du livre :

Pendant le groupe de travail écosystème du livre, Anaïs Massola de l'association l'écologie du livre est intervenue pour nous faire part des réflexions de l'association.

La problématique de l'association est de réinterroger les liens, le mode de fonctionnement de l'écosystème actuel.

Plusieurs points intéressants à aborder et qui peuvent concerner les auteurs dans les réflexions de l'écologie du livre :

- Réflexion sur l'échelle régionale, locale qui serait l'échelle la plus vertueuse pour un écosystème. Travailler le local + le réseau pour ne pas s'enfermer dans du local. Qu'est-ce que ça peut impliquer pour un auteur qui n'est que rarement édité en région ?
- Question de la surproduction pour l'association ce n'est pas tant le problème de la multitude mais plutôt la question des ouvrages sur le même thème, des ouvrages qui surfent sur la vague de thèmes d'actualité, la reproduction du même ouvrage sous de multiples formes par le même éditeur, les ouvrages en séries qui dissimulent la diversité éditoriale par la place qui est prise.
- Question de pour qui on fait des livres, est-ce que nous sommes dans un entre soi dans la littérature ? (On ne parle pas de thèmes sociaux dans les livres jeunesse...)
- Est-ce que si l'auteur était mieux rémunéré il produirait moins ?

Cindy : Penser à l'aspect territorial et à comment l'auteur peut s'intégrer dans une problématique régionale est très intéressante.

La question de la surproduction, un peu comme dans le spectacle vivant, est aussi incitée par les financeurs. Avec le FADEL, en région, on a aussi ce problème, pour les éditeurs il faut un tirage de nombre d'exemplaires minimum, un certain nombre de parutions d'ouvrages par an... Il faut au final une grosse production.

La diversité des propositions, c'est un problème dans le secteur culturel. Les minorités c'est un problème de fond dans la société.

Est-ce que si l'auteur est mieux payé, il produira moins ? C'est une vraie question, dont je ne connais pas la réponse.

Thierry : Pense vraiment qu'un auteur mieux payé ne produira pas moins. Il y a des impulsifs qui ne peuvent s'empêcher de produire. On ne peut pas brider ça. Les gens ont envie de faire des choses. Le problème de la surproduction c'est aussi de pouvoir proposer plein de choses. X éditeurs qui éditeraient la même chose au même moment, comment empêcher ça ? Ce n'est pas possible. Il y a des périodes dans la société où pleins de choses convergent, et au même moment pleins d'auteurs font le même travail. C'est difficile de brider une surproduction. Est-ce que la personne qui fait a conscience d'être dans un moment polluant ?

C'est la même question pour le lecteur, pour être moins polluant il faudrait emprunter en bibliothèque, mais ce n'est pas le même rapport au livre, ça dépend de ce qu'on veut.

Wanda : Tout ça pose plein de questions. La vraie question qui ressort c'est est-ce qu'il faut créer ? On en arrive au fondement. Si autant de gens ont besoin de créer est-ce qu'il ne faut pas le faire tout simplement. C'est une question de société globale. Si tout le monde a besoin de créer, c'est peut-être qu'il faut que ce soit plus accessible, mais peut-être que la technique n'est pas la bonne. Est-ce qu'on a besoin de toucher autant de public, autant de lieux ? Est-ce qu'on ne peut pas revenir à quelque chose de plus local, de plus artisanal ?

Thierry : La question de la production locale est assez cocasse parce qu'elle renvoie à l'histoire de la musique, qui dans les années 1970, début 80, grâce à l'invention de la cassette qui a permis de sortir de l'édition standard pour que chacun puisse créer localement mais pour une diffusion internationale. Aujourd'hui on propose le même schéma que celui des années 70/80 pour la musique, mais bizarrement autrement, à l'époque l'idée c'était de se diffuser dans le monde. La question qui se pose ici c'est le schéma de la diffusion, est-ce qu'on a une diffusion à courte distance, ou est-ce qu'on est aussi dans une diffusion plus large. C'est un peu paradoxal, c'est comme si on se mettait dans une logique d'autosuffisance qui peut être dérangeante.

La question de la technique qui permet de faire des petites productions c'est la bonne technique.

Est-ce qu'il faudrait envisager le réseau en région et travailler en coédition ou en cession avec des éditeurs des autres régions pour présenter des ouvrages ?

Thierry : Est-ce que celle solution fonctionne si l'impression se fait avec le même imprimeur ? Ou avec des imprimeurs d'une autre région ? Il y a des éditeurs qui fonctionnent déjà en partenariat. Ce qu'il ne faut pas oublier dans le rôle de l'auteur c'est aussi l'idée est d'aller à la rencontre d'un public, d'individus, de voir l'auteur comme quelqu'un à l'écoute du monde et du public.

Cindy : Les interventions ça dépend vraiment d'un auteur à un autre, il y en a qui adorent ça d'autres qui détestent, c'est vraiment une question de personnalité. Certains ne le font que pour des raisons pécuniaires, d'autres vont au contraire demander à faire des rencontres car ils ont besoin de ces moments d'échanges avec le public.

Si on se pose la question du pouvoir de l'auteur dans l'écosystème du livre, c'est là que le bas blesse. L'auteur est celui qui est à l'initiative de tout le chaînon mais il n'y a pas de pouvoir parce que ça reste une économie. Aujourd'hui, il n'y a qu'en se tournant vers l'autoédition que l'auteur peut avoir un pouvoir décisionnel, mais il s'inscrit à côté de l'économie de la chaîne du livre proprement dite, il n'y a plus d'éditeur, plus de libraire.

Est-ce que le master création littéraire interroge ces questions ?

Claire : Le master est vraiment centré sur la création. Il est possible en échangeant avec intervenants d'avoir des discussions sur les maisons d'édition mais rien sur les pratiques de ces dernières. C'est la curiosité qui amène à découvrir d'autres maisons d'éditions, par exemple en allant au salon : L'autre livre. En classe même il n'y a pas ce lien.

Wanda : Se poser la question de la surproduction à notre niveau irait à l'encontre de l'effort dans lequel on essaye de pousser les étudiants. C'est une question qui ne peut pas se poser tout de suite, parce que c'est déjà la question de la production qui se pose. Après il y a une question plus large de pourquoi on écrit.

Claire : La question technique est peut-être abordée, c'est plutôt la question du rythme. On propose des voies vers des choses qui permettent de possible s'ouvrir.

Wanda : La question de la forme se pose selon certaines personnes, notamment sur les questions poétiques, certains se posent la question de l'audio. Ce sont des choses qui se questionnent mais nous avons peu cette question de mise en œuvre. Ce sont peut-être plus des questions pour les projets de fin d'année.

Thierry : Sur la question du pouvoir de l'auteur, *a priori*, nulle part l'auteur n'a le pouvoir. Sauf s'il est dans l'autoédition. L'auteur a assez peu de pouvoir sur la forme de ses ouvrages, sauf peut-être s'il est très proche d'un éditeur alternatif.

Sinon la question de la forme est fondamentale, elle est importante même dans l'écriture, la forme littéraire est très liée dans l'objet édité. Du mal à imaginer un mot sans penser au support sur lequel il va se présenter au lecteur. Ça semble aussi essentiel que d'être très radical dans la littérature pure. C'est la question du code : est-ce que les mots suffisent, est-ce qu'il faut une combinaison avec des couleurs des formes ?

Thierry : Il serait intéressant de pouvoir illustrer les différentes problématiques soulevées par les questions d'aujourd'hui dans les prochains groupes de travail. Thierry peut présenter des projets qui répondent à ces questions.

Points clés de l'échange à développer dans les prochains groupes de travail :

- Réflexion sur l'échelle régionale, locale. Comment un auteur peut s'inscrire dans cette échelle ? Comment est-ce que les relations avec l'écosystème peuvent fonctionner ? Ancrage local pour les rencontres ? Les interventions ?
- Comment réfléchir à la place de l'auteur dans l'écosystème du livre, comment valoriser sa place au côté de l'éditeur ?

- Comment réfléchir à un système d'aides qui n'incite pas à la production ? Comment s'inscrire dans cette réflexion en tant qu'auteur ?

Point qui pourra être traité dans un second temps :

- Question de la commande contre la création personnelle : est-ce que les deux sont incompatibles ? Est-ce que l'un est moins satisfaisant pour l'auteur ou est-ce qu'il permet d'aller sur d'autres terrains ? Quid des formes de création ? Est-ce que la commande peut s'inscrire dans l'écosystème du livre ?